

## Le monde est un cachot

Jacme Authier pousse un soupir de satisfaction. Il est toujours prisonnier, mais il n'est plus enchaîné, comme il l'était au mur de la prison de Carcassonne. Il prend ses aises, s'assied sur l'unique tabouret, jambes écartées. Il soupire de satisfaction. Le voyage a été long et harassant, mais son nouvel « appartement » lui sied. En outre, on vient de lui servir un brouet consistant qui change de l'ordinaire de pain rassis. Si ce n'était cette douleur au talon, il serait le plus heureux des prisonniers albigeois. Il se trouve dans une cellule de la tour de Constance ; il n'est contraint par aucune entrave et il peut s'étirer, faire quelques pas, dormir sur une paillasse. Il y a même un prie-dieu. Il sourit : Peire, son père, serait enclin à plaisanter sur ces litanies en latin que profèrent les suppôts de Rome en s'appuyant du genou sur un coussin doux. Là où il est, même si son corps a été réduit en cendres, il doit hausser les épaules. Les yeux du détenu se portent entre les barreaux ; une lune pleine s'élève au-dessus des flots calmes. Lorsqu'il abandonne le spectacle du ciel, il s'étend sur sa couche ; son regard est attiré au coin du plafond par une toile qui a été tissée. Au milieu, une araignée semble l'observer. Il s'apprête à se relever pour l'écraser. L'image de son père, parfait parmi les parfaits, retient son geste. L'épeire est une créature de Dieu, et si elle se tient dans sa prison, c'est qu'il s'agit d'une nouvelle compagne, chargée de le distraire de la solitude.

### Registre de bord de la galère « Santa Maria »

Le compte-rendu des événements qui se produiront durant ce long voyage sur les mers et océans est tenu par Fulbert, pèlerin de l'ordre des frères mineurs de Saint François, avec la grâce de Dieu.

L'astre qui émerge, rouge à l'horizon annonce une nuit calme. Ce jour de l'an de grâce de la venue de Notre Seigneur Dieu sur la terre, 21 juillet 1316, le dos appuyé contre le mât central, la plume à la main, je regarde défiler lentement le paysage côtier. La corne du royaume d'Aksoum ! Quelque part, dans les terres un peu plus au nord, la ville de Labilela m'a reçu à bras ouverts, je m'en souviens encore, comme d'une bénédiction. C'est là que la population m'a honoré sans se moquer de la claudication qui affecte mon pied gauche. Au contraire, les gens souhaitaient toucher mon talon censé apporter la pluie et ainsi favoriser la récolte.

C'est aussi dans cette ville aux onze églises qu'il y a plus d'un an, j'ai entendu l'appel de Jean qui me voulait à ses côtés. Comment le prêtre, souverain d'un royaume prospère avait-il eu connaissance de mon existence ? Je n'aurais pas su le dire exactement. Je savais qu'il s'intéressait aux différentes croyances, religions et hérésies. Lui-même était un chrétien nestorien et il voulait comprendre la foi des albigeois qui se proclamaient eux-mêmes : « bons chrétiens ».

Comment avait-il pressenti que j'accepterais la mission qu'il voulait me confier ? Il est des mystères qui relèvent de la volonté divine et qu'un moindre mortel, fût-il souverain en son royaume et dévoué à sa foi, ne peut comprendre. Toujours est-il que je me trouve sur cette galère poussée par un vent doux. Si tout se passe sans encombre, grâce soit rendue à la protection divine, nous serons dans moins de deux ans sur le chemin du retour.

La nuit va arriver et maître Solomon va décider de mouiller non loin de la côte. Je vais profiter de ce début de soirée calme pour prier et regarder les étoiles. Je n'oublierai pas de demander grâce et protection pour notre capitaine.

Hélas, la prière me conduit à la rêverie. Je laisse mon âme vagabonder : je m'appuie au bastingage et mon esprit s'éloigne en amont ; je remonte vers Labilela, vers le monastère, là où je vivais au calme, au rythme des oraisons, parmi mes frères, à l'abri du monde. Justement le monde ! Les dimanches et les jours de fête, je servais la messe. La foule m'intimidait mais c'est à cet instant que je rencontrais Amada, une mauresque dont les yeux suivaient mes déplacements. Si je recherchais sa compagnie, c'était pour fuir aussitôt. Mes yeux se baissent vers le pont de la galère et mon attention est attirée par une mygale qui avance lentement vers moi. J'essaie de l'écraser d'un coup de talon, mais elle se glisse entre deux lattes du plancher supérieur. Cette distraction a permis d'éloigner la tentation. Le capitaine me tire de mes rêveries suscitées par l'image d'Amada et quelque démon intérieur.

J'aime bien Solomon, le maître à bord de la Santa Maria, même s'il est moins optimiste que moi. Il sait que le voyage sera long et périlleux. J'ignore ce qu'il sous-entend quand il parle des flots déchaînés, des pygmées cannibales et des mambas noirs à la morsure mortelle. Je sais bien que ces dangers nous guettent. Mais ce que je sais également, c'est que nous sommes protégés : Dieu veut que nous allions jusqu'aux rivages de France pour accomplir sa volonté. En outre, l'inquiétude permanente de Solomon le rend prudent, ce qui rassure l'équipage. Pendant le temps de cette mission, nous sommes sous sa protection. En attendant, je profite de la douceur du temps, de cette brise fraîche qui chasse la chaleur du soleil. Même si la vision d'Amada me préoccupe, je la laisse apparaître dans mon imagination, fort de mon engagement qui saura la repousser quand son corps s'approchera trop près du mien. Je sais que je joue avec le feu de l'enfer, mais la prière que je murmure avec force, tel Saint Antoine au désert, évite que je cède à la tentation de prolonger la rêverie.

Ephraïm Abebe, mage, médecin et géographe est venu me rejoindre. Nous contemplons le rivage qui défile sous nos yeux. C'est à peine si nous avons échangé quelques mots. Ce n'est pas nécessaire : nous aimons nous tenir côte à côte, même si tout nous sépare. Je suis chrétien et il est mahométan. Au moins en apparence, parce que je crois qu'il est plutôt mécréant. En dépit de ce péché mortel, sa présence me rassure parce qu'il a une connaissance étendue du monde : des étoiles dans le ciel, aux poissons des abîmes. La philosophie, les sciences et les mathématiques sont ses passions. Et surtout, il est médecin ; il saura diagnostiquer des maladies inconnues ; il saura les soigner. Ephraïm est un géant et j'aime me tenir à ses côtés. Je me sens protégé.

La mer est paisible, la côte est inondée de lumière, le silence est apaisant. Puisse ce calme et cet enchantement nous accompagner au long de notre périple !

C'est la cinquième fois, au milieu de la nuit, qu'un sergent de la garde vient vérifier la présence du prisonnier. Il entre en faisant claquer la porte contre le mur ; il hurle : « Jacme Authier ! Jacme Authier ! » et ne cesse que lorsque l'interpellé lui répond : « Présent ! ». Le détenu a essayé de comprendre la raison pour laquelle on vient pour qu'il décline son identité. Il a interrogé le geôlier qui a esquissé un sourire cruel.

Cette fois, c'est trop. Jacme fait part de sa gêne et de sa réprobation ; il se tourne vers le mur sans répondre à l'appel ; le gardien enfonce la porte et le projette sur le sol ; il lui écrase le pied de son talon ; le cathare hurle. Au moment où il se relève, il comprend qu'il lui est impossible de se tenir debout sur ses deux jambes. Il s'allonge sur sa paille et se retient de crier tant sa douleur et sa détresse sont insupportables. Une nouvelle fois, il entend son nom répété sur le ton du commandement. L'appel va se poursuivre toute la nuit, le privant de sommeil. C'est alors qu'il entre dans une rage incontrôlée. Il ne peut pas oublier son pied ; il boite jusqu'au prie-dieu et il le fracasse contre les pierres du mur. Quand il entend le rire du gardien derrière la porte, il entre dans une fureur telle qu'il en vient à injurier l'évêque, le pape et les inquisiteurs. Et c'est au tour des saints, de la Vierge Marie. Mais soudain, il réalise que sort de sa bouche un blasphème sacrilège : « Jarnidieu ! ». Renier Dieu, quelle satanique parole ! La figure de son père sur le bûcher lui clôt les lèvres. La honte lui fait tourner son regard vers le coin du mur. L'épave s'est avancée sur sa toile. Elle semble le fixer. Il est stupéfait. Il s'attend à un événement extraordinaire, une punition divine, une formidable sanction... qui ne se produit pas. Cette colère constitue une expérience surprenante ; elle l'effraie bien plus que la question des inquisiteurs. Sa colère et l'araignée viennent d'ouvrir un abîme oppressant.

Ce jour, 22 septembre 1316

Ma plume tremble : je suis encore bouleversé par la tempête que nous venons d'essuyer. Une tempête ? Non, plutôt un ouragan !

C'était trop beau ! Ephraïm m'avait pourtant prévenu. Le passage entre la grande île : « Phébol, pays des Vazimbas » et cette Éthiopie que le capitaine Solomon nomme « Africa », est périlleux, d'autant plus que le vent venait de se lever avec une force telle qu'il avait fallu baisser les voiles. En me faisant souffrir, mon pied bot avait confirmé le changement de temps. J'ai senti que la Santa Maria était ballottée au gré des vagues. Heureusement, je n'avais rien avalé depuis la veille. Pourtant mon estomac se pliait pour évacuer une bile jaune qui me jetait à la poupe ; c'est là, tandis que j'essayais

de reprendre mes esprits que j'ai aperçu le monstre : un énorme serpent avec une tête de dragon ; c'était le Léviathan, créature qui vient bouleverser l'ordre du monde. Il frôlait la galère et plongeait à bâbord en soulevant une vague qui la bousculait et manquait de l'engloutir.

J'ai voulu observer l'endroit où la bête avait disparu. Je me suis précipité au milieu du pont. C'est là qu'une lame a balayé mon corps ; j'ai eu le temps d'agripper un cordage que j'ai enroulé autour de mon corps. Le retrait de l'eau m'a précipité contre le mât et j'ai perdu connaissance pendant quelques instants. Lorsque j'ai repris mes esprits, j'étais tiré à la suite de la galère qui, elle-même, était poussée dans tous les sens ; j'entendais les cris des matelots. C'est alors que la Providence est venue à mon secours. Un poisson étrange qui ressemblait à un requin m'a poussé de son museau vers le navire en perdition sur les vagues. Des hommes d'équipage m'ont récupéré en tirant sur la corde toujours enroulée autour de ma taille. Quand je me suis remis sur mes pieds, je me suis retourné pour apercevoir le Léviathan. Il avait disparu, sans doute chassé par le « requin ». On m'a dit qu'il fallait remercier cette bête que certains appelaient : « grand dauphin ». Je n'ai pas manqué de le faire en rendant surtout grâce à mon Dieu qui avait poussé l'animal à me porter secours. Encore un miracle qui confirmait la valeur de la mission qui m'avait été confiée.

Pendant la nuit, nous n'avons guère dormi. Cependant, les portes de l'enfer se sont refermées après notre passage ; le déferlement des immenses vagues s'est apaisé, se transformant en une houle presque agréable. Un vent faible et doux nous a poussés au large tandis qu'il séchait nos vêtements et nos peaux. La terreur m'a quitté quand j'ai pris conscience qu'après une telle colère, les eaux marines et ses monstres ne pourraient ni nous tuer, ni nous affaiblir. Notre détermination à poursuivre était inébranlable. Quelque part, à l'ouest, un homme nous attendait et plus à l'est, le prêtre Jean irait au bout de sa patience.

Quand j'aurai écrit ces lignes, j'irai offrir une mouche à mon araignée qui vient d'apparaître au milieu de sa toile.

Jacme regrette presque les visites nocturnes qui l'ont laissé sans sommeil pendant une semaine. Maintenant, il est seul, totalement seul, livré à lui-même et à ses démons. Bien sûr, il y a l'araignée qui l'observe. Mais peut-on se satisfaire d'une telle compagnie ? Au matin, le gardien glisse le quignon de pain quotidien par le guichet. Et puis, ce sont les plaintes des prisonniers qui retentissent dans toute la forteresse. Au début sa solitude semblait une grâce. Il pouvait dormir pendant des heures. Sa cheville reprenait vigueur. Aujourd'hui, c'est une infortune, pire, c'est une malédiction. À se demander si l'isolement n'est pas pire que la question ; la torture fait souffrir ; elle provoque des douleurs atroces ; mais elle est aussi une relation, relation de haine, de résistance à l'injustice, une affirmation de la foi en ce vrai Dieu, ainsi qu'une fidélité à la communauté des bons hommes.

La solitude n'est qu'un immense ennui, une suite de gémissements, un endormissement avant la mort. Il n'y a rien à faire d'autre qu'attendre. Et le temps semble long quand on n'attend rien. La faim qui l'a toujours tenaillé depuis qu'on l'a tenu serré dans différentes geôles, l'a quitté. Comme la prière et le souvenir. Depuis un certain temps les visages de ceux qu'il a aimés s'estompent quand il essaie de les évoquer. Il prononce leur nom pour ne pas les oublier. Le temps s'étire. Il n'a qu'un espoir : il est faible, et un matin il ne se réveillera pas. Pourtant, il lui arrive de penser à ce vaisseau qui doit le prendre pour l'amener sous d'autres cieux. Il s'appelle Santa Maria, une ironie pour celui qui ne croit pas à la Vierge Marie des papistes.

Le temps s'étire et l'espoir le quitte. L'évocation d'une évasion était pourtant sa seule chance de partir vers d'autres cieux. Pour éviter de pleurer, ses yeux se posent sur l'araignée qui semble l'observer au centre de sa toile.

Cette nuit du 14 décembre 1316

Je ne peux tout de même pas regretter la violence des éléments, mais il m'arrive de penser que l'action, et même l'agitation valent mieux que cette indolence. La Santa Maria glisse sur un océan calme, poussée par des voiles à peine gonflées. Pour forcer l'allure, Solomon a ordonné qu'on rame ; mais bientôt, la lassitude et la fatigue s'installent et on laisse aller la galère. La côte défile insensiblement. Interminablement.

Lorsque le calme est revenu sur l'océan, j'ai apprécié le repos qu'il nous accordait. Le capitaine a constaté les dégâts et il a estimé qu'ils étaient réparables, même si la voie d'eau que la tempête avait ouvert en précipitant la galère sur un rocher avait été colmatée tant bien que mal. Il faut trouver un port ou tout au moins, une possibilité d'accostage. Cependant, la côte n'est qu'une suite de plages et de rochers hauts et escarpés. Il est préférable d'attendre un vent qui pousse vers un havre qui nous assurera la tranquillité.

Voilà tellement de jours et de nuits que je n'ai pas écrit une seule ligne ! J'étais absorbé dans l'observation de la mygale qui m'enseigne la patience. Dissimulée dans l'anfractuosité d'une poutre, elle attend qu'une proie vienne se prendre dans sa toile pour surgir. Mais nous, que pouvions-nous attendre d'autre qu'un vent qui se lèverait pour nous extraire de cette bonace ? Attendre qu'une main secourable nous délivre avant que des anthropophages viennent nous cueillir, comme des insectes pris au piège ?

J'ai apaisé une soif qui asséchait ma gorge et j'ai ressenti la faim et la fatigue ; pourtant, j'ai encore trouvé des ressources pour fixer sur le vélin l'ennui qui me saisit.

Les jours et les nuits se sont succédé sans le moindre souffle de vent. En outre une chaleur accablante interdisait tout mouvement du corps. Au début, quelques marins parmi les plus hardis se sont risqués à plonger afin de se rafraîchir. Bientôt tout effort est apparu inutile : il n'y avait rien d'autre à faire qu'à attendre. Les hommes ont fini par se coucher sur le pont, à l'abri de l'ardeur du soleil. Pour ma part, j'ai usé et sans doute abusé de la prière, jusqu'à l'écœurement. J'ai demandé qu'un événement vienne troubler ce calme, cette attente. On m'avait prévenu contre les pirates ; mais j'ai souhaité qu'ils arrivent. C'eût été un soulagement. Puis, j'ai perdu le goût de me recueillir. Je suis resté là sous une bâche, hébété, contemplant l'immensité marine, suant et oubliant le soin de mon corps tout autant que celui de mon âme. J'ai admis que la mort approcherait bientôt ; elle m'est apparue comme une délivrance. Un marin s'est jeté à l'eau pour ne plus remonter. Personne ne l'a retenu ; personne ne l'a secouru ; personne ne l'a blâmé. Un scrupule religieux m'a retenu de passer par dessus bord. Le pied bot m'a fait souffrir et c'est cette douleur qui m'a ramené à la vie spirituelle : la foi se nourrit de souffrance. J'ai pu prier à nouveau. J'ai essayé de me lever. Mais mes forces ne permettaient plus de me tenir debout. Je suis tombé dans l'inconscience. C'est une pluie forte qui m'a ranimé. L'orage m'a rafraîchi. Solomon a hurlé quelques ordres et la Santa Maria s'est éloignée pour rejoindre la côte. Avant de consigner ces quelques mots, j'ai trouvé le temps de remercier Dieu et les saints qui nous ont sortis du désespoir.

C'est la divine providence qui nous a dégagés de l'immobilité. Nous sommes sortis de la torpeur. J'ai voulu me débarrasser de la tarentule. Elle avait disparu. J'ai hésité à balayer sa toile d'un revers de main. Mais je me suis dit qu'il me serait plus facile de la trouver parce qu'elle reviendrait se tenir là où elle régnait.

Comme je rendais une nouvelle fois grâce à Dieu et à ses saints, presque en hurlant, j'ai été quelque peu offusqué par le rire d'Ephraïm Abebe qui singeait le signe de la croix. En réponse, j'ai effectué des courbettes, genoux à terre pour simuler la prière musulmane. Il a ri de plus belle. Et j'ai mêlé mon rire au sien.

Jacme a accueilli deux nouveaux compagnons dans sa cellule. Pendant un instant, il a cru qu'ils étaient de « bons chrétiens » avec qui il pourrait partager le pain, parler de la vie des vrais croyants, évoquer l'espérance du consolamentum. Mais il a vite déchanté : les deux hommes n'étaient que des canailles qui ne craignaient ni Dieu, ni diable. Et s'ils ont commencé par ignorer le cathare ; par la suite, ils n'ont pas manqué de confisquer son quignon de pain, de se moquer de lui quand il devait satisfaire un besoin naturel, de le tenir à l'écart de leurs discussions. Quand il a voulu protester, ils l'ont rudoyé et en guise de punition, ils lui ont attribué la corvée de nettoyage de la cellule ; en outre, ils l'ont tenu à l'écart de leur conversation. Quand il s'est approché, le plus grand l'a repoussé d'un coup de poing et le plus petit l'a insulté.

La peur s'est installée de manière définitive après que les deux hommes l'ont réveillé brutalement, sans raison, en riant, en se moquant de sa foi et en évoquant le bûcher sur lequel il ne tarderait pas à monter. Le coup que le plus petit lui a porté à l'œil lui a laissé un coquart violacé.

Jacme s'est réfugié dans un coin du cachot, il s'est recroquevillé sur lui-même pour occuper le moins d'espace que possible. Ses yeux sont fixés sur le sol ; ils évitent de croiser ceux de ses tortionnaires. Ou bien, il observe le coin du mur, là où l'araignée se tient sur sa toile, comme si comme lui, elle était retenue prisonnière. Et il l'envie : elle dévore les insectes qui viennent la visiter.

Sa bouche est sèche et il ne peut ralentir le rythme des battements de son cœur. Pour calmer ses tremblements, il trouve les premiers mots de la prière : « Père saint, Dieu juste des bons esprits, toi qui jamais... toi qui jamais... » il ne peut poursuivre, la mémoire lui manque.

Ce jour du 14 ou 15 janvier de l'an 1317

Il me semble que nous sommes partis depuis si longtemps que je perds le compt. Nous avons fêté la nouvelle année sans trop savoir si nous étions le 31 décembre ou le premier janvier. J'ai du mal à tenir la plume, mes idées sont encore confuses ; elles se heurtent comme quand je marche, que mon pied bot claque le sol et que tout mon corps bascule d'un côté. Au moment où je dois évoquer ces terribles événements, ce qui vient de se produire résonne encore dans tout mon corps. Sans doute est-ce là une épreuve voulue par Dieu pour affermir ma foi ? Mais j'avoue qu'à un moment, j'ai pensé que j'étais en enfer et que le diable était mon souverain.

Nous avons jeté l'ancre dans l'estuaire d'un fleuve immense, afin de faire provision d'eau douce, de viande et de légumes. Notre chaloupe s'est avancée vers un banc de sable proche de la rive et nous avons aperçu d'horribles monstres qui devaient garder l'entrée du cours d'eau. Ce n'étaient pas des serpents, mais des sortes de dragons montés sur de courtes pattes. Leur gueule s'ouvrait sur d'innombrables crocs. Maladroits sur le sable, ils se révélaient d'excellents nageurs.

Quand nous avons abordé sur la rive occidentale du fleuve, ces sortes de sauriens se dirigeaient vers nous. Je n'étais pas le seul à être effrayé ; et, comme beaucoup d'autres, je pressais Solomon de faire demi-tour, même si je pressentais que nous serions vite rejoints. Mais Abebe nous a rassurés : il connaissait ces monstres qui ne se risqueraient pas en haute mer, et qui ne chercheraient pas à nous renverser.

Il nous a appris que ces animaux n'étaient pas des monstres, mais des « crocodiles ». Il les connaissait parce qu'il en avait vus en Égypte et que ce sont les Grecs qui les ont nommés ainsi parce qu'ils ressemblent à des lézards. Il s'agissait de bêtes dangereuses que nous pourrions tenir à distance, quand nous serions à terre, en brandissant des torches car ils craignent le feu.

Si la panique nous a quittés, nous n'en menions pas large quand nous nous sommes enfoncés dans les terres, au milieu de ces bêtes horribles. Après un certain temps, elles ont disparu. Je me suis senti soulagé, tout en appréhendant le retour. Cependant nous n'étions pas au bout de nos surprises et de nos peurs.

Nous avons engagé la pirogue sur un affluent du grand fleuve parce qu'il semblait descendre d'une montagne assez haute pour que les pluies ruissellent sur la roche, conservant ainsi une certaine pureté au liquide que nous voulions boire. Nous sommes descendus à terre quand le capitaine a jugé que la chute était à bonne distance et qu'on ne pouvait pas l'atteindre autrement qu'à pied. J'ai souhaité faire partie du groupe de reconnaissance alors que Solomon voulait que je reste sur le canot. Était-ce par fanfaronnade, par curiosité, par souci de ne pas quitter le capitaine ? Quoi qu'il en soit, j'ai décidé de me joindre au groupe chargé du ravitaillement en eau potable ; nous nous sommes dirigés vers une cascade. Nous nous sommes régalez d'eau fraîche ; nous avons rempli des gourdes, des outres et des petits tonneaux ; certains marins se sont dévêtus pour se placer sous le torrent qui rafraîchissait leur corps.

Ce sont des cris qui nous ont invités à nous retourner. Ils avaient été poussés par des femmes noires qui portaient des jarres sur la tête. Elles aussi venaient chercher de l'eau ; nous sommes restés sans voix et nous les regardions avec stupéfaction. Elles n'osaient pas avancer et nous ne bougions pas. La surprise passée, ces dames se sont esclaffées. Et nous les avons imitées. Pourtant, je n'aimais pas la tournure que prenait la rencontre : les femmes se sont approchées et certains des matelots se sont avancés. L'un d'entre eux a voulu prendre le bras d'une jeune fille qui a poussé un cri.

De la forêt sont sortis des hommes noirs qui arboraient des traces de maquillage blanc. Ils étaient bien plus nombreux que nous et ils étaient armés de sagaies et de lances. Comme ils devenaient

menaçants, le marin qui s'était avancé vers la jeune femme a commencé à reculer. J'ignore quelle raison m'a poussé, si ce n'est celle du Christ, mais je me suis avancé, brandissant le crucifix que je portais sur mon scapulaire. Je tremblais de peur et je me suis mis à chanter le Salve Regina. Ma prestation a arrêté, dans un premier temps, l'élan des guerriers. J'ai cru que c'était le Seigneur qui nous venait en aide. Mais quand j'ai entendu les rires qui fusaient, quand j'ai vu les corps noirs se trémousser, j'ai compris que c'est mon personnage qui prêtait à rire.

J'ai voulu faire cesser cette odieuse mascarade en m'élançant vers les femmes qui, elles aussi, se tordaient de rire. Mais Solomon m'a retenu par le bras. Il m'a fait comprendre que ces manifestations d'exubérance étaient notre salut : le rire n'incite pas à la violence. J'ai accepté que la volonté divine s'accomplisse au prix du ridicule et notre retour vers les embarcations a été riche de cadeaux offerts par la tribu. J'ai compris que l'ironie, la raillerie étaient universelles. Mais j'ignore encore si ces êtres à la peau noire sont des humains, car si tels ils étaient, ils auraient une connaissance du Christ. Ephraïm m'a assuré qu'ils vivaient comme nos ancêtres qui, à une période reculée, adoraient des idoles.

J'ai alors compris qu'une fois ma mission achevée, je devrai aller prêcher la bonne parole afin de les convertir. Abebe m'a fait remarquer que chaque peuple avait ses propres croyances et qu'il était difficile de les abandonner du jour au lendemain. Nous les avons fait rire ; mais avec les religions, c'était bien autre chose. Pour peu qu'ils soient anthropophages, m'a-t-il assuré, je ferais un excellent repas. Et d'ailleurs quelle foi allais-je leur proposer : celle des bons chrétiens, celle du prêtre Jean, nestorien qui prétend que deux personnes coexistent dans le Christ, l'une divine et l'autre humaine, ou celle du pape Jean XXII ? Qu'arriverait-il si, par bravade, Ephraïm révélait que Mahomet était le seul « vrai » Prophète ?

Peu m'importait. Je devais convertir ce peuple abandonné aux idoles. Pourtant quand le capitaine m'a fait remarquer que si je finissais dans le ventre des hommes noirs, je ne pourrais pas sauver ce cathare que le prêtre Jean m'avait demandé d'amener dans son royaume. J'ai dû me résoudre à abandonner la mission que je m'étais confiée. Toutefois, quand le fils de Paire Authier serait en sécurité, je reviendrais vers le peuple de la cascade.

Jacme a poussé un soupir quand on est venu chercher ses deux bourreaux. Sans ménagement on leur a signifié l'arrêt qui les condamnaient au supplice de la roue avant de les enchaîner et de les traîner hors de la cellule. Il aurait dû avoir pitié, il aurait dû prier pour le salut de leur âme. En réalité, il était plutôt soulagé. Après tout, ces individus étaient des êtres malfaisants, des suppôts du démon. Ce qui n'est pas son cas ! Lui qui... Il suspend le cours de sa réflexion. La honte l'envahit. Si son père pouvait lire dans sa pensée, il le frapperait ! Non, ce n'est pas le genre de parent à corriger son fils par la force. Il faut que Jacme soit devenu fou pour imaginer qu'il est meilleur que ces créatures qui vont mourir de façon atroce. Il n'y a qu'une issue pour faire disparaître ce trouble : se jeter par la fenêtre ! Il prend conscience de sa double folie. La plus tragique, c'est qu'il vient de penser à se suicider ! Péchés mortels ! La plus risible, c'est que le barreau à la meurtrière rend le passage impossible. Le prisonnier reste sidéré par sa colère et sa naïveté. Il faut qu'il se calme. La seule prière qu'il est en droit de prononcer, c'est le « Notre Paire » des bons chrétiens. Il s'apprête à en prononcer les premiers mots quand il aperçoit l'araignée qui, venant de l'extérieur pour rejoindre sa toile, s'est arrêtée sur l'unique barreau de la lucarne. Elle lui rappelle avec insistance qu'il n'a pas encore travaillé à le desceller. Ce travail est absolument nécessaire pour réussir son évasion prochaine quand le moine Fulbert viendra le sauver. Il remercie l'acarien... et Dieu qui l'ont conduit à agir pour sa propre sauvegarde.

Il chasse une dernière pensée, plus pernicieuse : et si les tourments, les deuils et l'enfermement le conduisaient vers la folie ? La folie, ou le désespoir ?

27 septembre 1317

Ce matin, le petit mousse est mort. Il s'appelait : Thomas, je crois. Tout le monde l'appelait : « Tom ». On ignorait son âge. Ephraïm qui possède également la qualité de mire, l'avait examiné la

veille ; le garçon avait une forte fièvre. Le médecin avait diagnostiqué, un coup de chaleur. Il avait annoncé que tout se passerait très vite : l'enfant serait sur ses jambes le lendemain ou il serait mort.

C'est Solomon qui a précipité par-dessus bord le petit corps enveloppé dans un linge, après que j'ai récité la prière des morts et lu le psaume 85 qui implore le Seigneur d'accueillir une âme pure.

Tout l'équipage est resté stupéfait : la mort d'un enfant est un mystère intolérable. Pour la première fois, j'ai vu Solomon abattu, contemplant l'horizon tandis que les hommes ne savaient que faire ; ils avançaient vers le capitaine, puis reculaient, désespérés. Je me suis approché d'Ephraïm pour lui demander d'intervenir. Il m'a repoussé en jurant que Dieu était maudit puisqu'Il laissait les enfants mourir. Je me suis tu tant j'étais troublé. J'ai regardé mon ami qui pleurait doucement. Il a haussé les épaules. Peut-être avait-il compris que j'étais aussi désespéré que lui. Je me suis éloigné des hommes pour trouver refuge à la proue déserte. J'ai pleuré et je me suis dressé pour brandir le poing vers le ciel. Heureusement, personne ne m'a vu.

J'écris ces lignes pour calmer ma colère. Les mots ne servent à rien. Surtout, je veux éviter cette longue trajectoire intérieure qui, de surprise en désagrément, de déchirement en deuil, de terreur en stupeur, commencent à me troubler, à m'inquiéter. Je ne suis plus en mesure de trouver une consolation dans la prière, encore moins dans la contemplation de la beauté de la création. Tout me semble chaos, vanité, vacuité. Les mots me manquent. Cette folie me rend stupide et désespéré. Quand il n'y a plus rien à écrire, alors on pose la plume.

Il y a quelques jours le prisonnier a fait connaissance avec son nouveau geôlier. Avec soulagement ! L'ancien était une brute qui se réjouissait de faire souffrir avec la bonne conscience d'être soutenu par les gens de pouvoir, nobles et ecclésiastiques. Pour cet homme veule, laid et aigri, la souffrance des condamnés était une manière de compenser sa condition et ses défaillances. Heureusement pour Authier, il avait outrepassé ses prérogatives : il avait poussé les deux condamnés à la roue dans les escaliers de la prison alors qu'ils se rendaient au supplice et l'un d'eux s'était fracassé le crâne. L'événement avait provoqué une immense émotion : la justice divine et temporelle était privée de la confession, donc d'un possible rachat des fautes, par la faute du gardien qui avait trouvé une place dans une cellule voisine de celle de Jacme.

Le jeune homme qui l'avait remplacé était l'opposé de son prédécesseur. Jeune, d'un physique agréable, courtois, il n'était cependant pas complaisant. Il faisait appliquer la règle avec rigueur et justice. Catholique, il n'avait pas d'égards pour le cathare cependant qu'il n'avait pour autant nulle haine. S'il était d'humeur courtoise, il échangeait quelques mots avec le détenu. Ce qui surprenait le plus c'était son visage ; ses traits étaient fins et réguliers, ses yeux bleus exprimaient une intelligence vive. Cependant, son corps ressemblait à celui d'un rustaud, trapu et court sur pattes. Ses manières avaient plu à Jacme et il n'était pas rare qu'il salue son entrée par un sourire de bienvenue. Une nuit, alors qu'il dormait, le prisonnier s'était pris à rêver du geôlier. Il en avait conçu un trouble profond qui l'avait laissé perplexe.

Août 1317 peut-être le 15

Il m'arrive de me demander si j'ai raison de tenir ce journal. D'abord parce que je reste longtemps sans noter le moindre incident tant les jours se ressemblent. Le paysage varie peu : l'horizon à perte de vue à bâbord et, à tribord, la côte monotone, indistincte, toujours recommencée ; ensuite parce que j'oublie de rédiger les rares péripéties que nous vivons, comme la rencontre d'un vaisseau florentin qu'il a fallu éviter car il présentait un pavillon jaune signalant la peste à son bord. Quant aux différents états de la mer : tempête, bonace, vents et vagues, quel intérêt à constater leur succession quand on ne peut rien y faire.

Pourtant aujourd'hui j'ai repris la plume. Il y a bien des choses à dire qui m'inquiètent et qui me terrifient parce que je ne comprends rien à ce qui m'arrive, parce que j'ai honte, parce que je dois confesser mes péchés. Je sais que si quelqu'un venait à lire ces lignes, je serais dénoncé et je mériterais le mépris et la déchéance de mon état. Si j'écris, c'est que je confesse à Dieu afin qu'Il comprenne ma détresse et m'aide à me débarrasser de ces rêves méprisables. Peut-être en me faisant entendre ce que j'ai bien du mal à me faire pardonner

Je relis les premiers mots de ce texte que j'ai bien du mal à poursuivre. Je me lance... C'est le spectacle de ces femmes noires, poitrines dénudées qui sont venues habiter mon rêve. ~~Je pourrais dire ; non, je dois dire que...~~ Que de ratures ! J'ai rêvé d'une bacchanale dans la grotte sous la cascade. La danse était lente, lascive, ondulante, et j'essayais de regarder ailleurs, mais toujours mes yeux revenaient sur ces corps luisant de sueur. Plus je les voyais tourner, plus je ressentais le poids du péché. Les danseuses riaient et venaient m'entourer. J'ai fui vers la sortie de la grotte, mais Amada m'attendait. Elle aussi s'avancéait dans le plus simple appareil ; j'ai voulu la repousser, j'ai voulu m'enfuir, mais elle avait tendu la main et je ne savais plus comment résister.

Cette nuit épouvantable avait pourtant bien commencé : après une journée éprouvante : une tempête avait secoué la « Notre Dame » et nous avions dû courir en tous sens pour tendre ou baisser les voiles, pour écoper ou faire contre-poids. Puis la bourrasque avait faibli pour disparaître, laissant place à un soleil bienfaisant qui, en un instant avait séché nos vêtements et nos peaux. Un vent s'était levé qui nous poussait vers le nord. Des marins avaient pêché des maquereaux dont nous nous étions régalez au repas du soir. Sans doute en avais-je trop mangés ; en outre, le festin avait été arrosé d'une piquette qui m'avait provoqué un mal de crâne.

La fatigue m'a accablé et je me suis affalé sur la paillasse qui me servait de matelas, sans que je puisse prier. J'ai dû sombrer dans un sommeil profond, peuplé de chimères. Mais quand j'ai pu m'échapper du piège tendu par Satan, j'étais dans un état d'excitation exécrationnelle : il me semblait que ma chemise était maculée de boue. Mon corps était encore tendu par le désir : celui de retrouver Amada qui était venue danser pour moi et qui s'était égarée dans la foule des corps noirs. Je m'étais élancé à sa suite. Je la cherchais parmi toutes ces créatures qui me tendaient leurs bras et leurs lèvres ; elles cherchaient à m'entraîner dans leur danse. Je haletais. J'échappais à la bacchanale pour rejoindre celle qui m'attendait. Enfin je me tenais à son côté. Fort heureusement un signe m'a été envoyé : mon pied bot m'a fait souffrir et quand j'ai voulu me jeter entre les bras de la créature diabolique, je me suis étalé. C'est à ce moment que j'ai pris pleinement conscience du lieu où je me trouvais : seul, sur un plancher de bois, dans l'entrepont. Pitoyable, couvert de sueur, terrorisé. Tout autre que moi aurait souri d'un rêve ravissant. Mais les vœux que j'avais prononcés supposaient la chasteté et ce cauchemar m'avertissait que le démon de la chair était encore en moi et qu'il me tourmentait encore et toujours. Je me suis précipité pour sauter par dessus bord ; c'est dire si j'étais follement angoissé. Le suicide est un péché bien plus lourd que celui que je voulais effacer.

Sur le pont, Ephraïm Abebe m'a arrêté. Il m'a souri et m'a demandé ce qui m'arrivait. J'ai refusé de lui révéler la cause de mon désarroi ; il a insisté. Avec tout autre, j'aurais décliné la proposition. Il était musulman, plutôt incrédule... et homme de science. J'ai compris que je pouvais me confesser à cet ami, qu'il était un homme de confiance et qu'il garderait mon secret, même s'il lui paraissait odieux.

J'ai été surpris par sa réaction une fois que j'ai raconté mon cauchemar. Je me doutais que cet homme aux manières distinguées ne condamnerait pas cette abomination ; j'espérais qu'il me consolait ; au lieu de calmer mon désespoir, il s'est mis à rire, en me tapant sur l'épaule. J'ai attendu qu'il cesse de s'esclaffer en le fixant d'un air sévère. Au moins, j'avais oublié quelque peu Amada, les corps dénudés et le trouble qui m'avait saisi. Le rire n'est peut-être pas aussi grave que la volupté, mais il relève de Satan qui se gausse des malheurs des pauvres humains. Quand les secousses de l'hilarité ont cessé d'agiter sa grande carcasse de mahométan, Abebe m'a pris par le bras ; il m'a présenté des excuses et il m'a invité à faire quelques pas sur le pont de la galère. En silence. Il tenait ma main sur son bras et cette marche à pas lents m'a apaisé. Cependant j'avais hâte d'entendre ce que le mécréant avait à me dire. Il s'est adossé au mât principal, là où nous étions quelque peu isolés.

« Mon ami, ta colère contre toi-même est vaine. Si j'ai bien compris tu t'accables à cause d'un rêve lascif. Tu devrais, au contraire, te réjouir. C'est signe que tu as le goût de la vie et ton Amada est bien serviable de venir te visiter au milieu de la nuit et de l'océan.

- Mais c'est un péché mortel !

- Mortel ? Crois-moi, tu ne mourras pas pour si peu. Comment, toi, Fulbert le petit franciscain, peux-tu croire à de telles sornettes ?

- Ce sont les enseignements de notre Sainte Mère l'Église qui requiert la chasteté des religieux, séculiers et réguliers.
- Tu comprends bien que les commandements de l'assemblée des cardinaux, du pape et des évêques ne sont pas ceux de Dieu.
- Mais ils portent la parole divine.
- C'est faux. Dieu se tait.
- Tu blasphèmes. Je ne veux pas...
- Alors, ne m'écoute plus, éloigne-toi et vis dans la crainte d'un dieu taciturne et vengeur et écoute la parole des hommes qui font parler Dieu. Va et maudis ton Amada qui vient hanter tes nuits en dansant nue pour te faire succomber. Vas-tu la faire monter au bûcher, cette sorcière ?
- Je t'interdis !.. Bien évidemment qu'elle n'est pour rien dans cette singerie lubrique.
- Pas plus que toi. Tu n'as fait de mal à personne. Quand tu rêves que le bateau coule, est-ce qu'il coule ? Est-ce un signe qui signifie autre chose. Si tu cherches, tu trouveras. Nous sommes des êtres de sens. Pourtant, pourtant... Je vais te confier une chose : le monde n'a aucun sens ! Nous venons au monde sans autre intention que celle de nos parents qui, comme nous, sont poussés par une force qui leur dicte leur désir d'avoir des enfants. C'est cette force qui a placé ton Amada dans ton rêve. Ne l'accable pas, ne t'accable pas, c'est la vie qui est puissante ! »

Ephraïm Abebe s'est éloigné tandis que je restais sans voix, en désarroi, perdu dans des pensées qui jusqu'alors m'étaient étrangères.

Cette expédition était pleine de surprises. J'ai abandonné la tranquillité du monastère parce qu'un obscur croyant de la secte des albigeois suscitait la curiosité de mon protecteur. Le prêtre Jean m'a demandé d'aller chercher ce manichéen dans sa geôle au prétexte qu'il était peut-être le dernier représentant de la secte.

Pour ma part, j'ai perdu ma tranquillité et ce n'était pas uniquement dû aux tribulations de la navigation. Les périls sont bien plus pernicioeux puisqu'ils révèlent des secrets propres à l'âme et aux tourments qui m'accablent. Je dois bien reconnaître que si les paysages que j'ai découverts ont changé mon regard sur le monde, les hommes et les femmes que j'ai rencontrés, en rêve ou en réalité, ont bouleversé mes certitudes. J'en ai même oublié certains mots de la prière qui aurait dû me reconforter.

Jean voulait savoir quelle était la croyance des hérétiques, et surtout, il voulait comprendre la raison pour laquelle Rome s'acharnait à la détruire par le feu des bûchers. S'il m'avait choisi, c'est parce qu'il savait que j'avais été ébranlé par ces cruautés qui étaient provoquées par l'Église à laquelle j'appartenais.

Je sens que le dernier épisode onirique qui vient de me mettre en scène en présence d'Amada va bouleverser ma vie. Pas seulement mes opinions et mes croyances, mais tout ce qui concerne mon mode de vie. Il me semble que j'ai un appétit qui appelle à goûter les plaisirs de la chère : les fruits exotiques, les boissons enivrantes, les viandes et les desserts... et aussi ceux de la chair de la charmante mauresque.

Au terme de cette confession, je pose ma plume pour consacrer toute mon attention à l'image que, cette fois, je n'ai pas l'intention de repousser. C'est Amada qui apparaît entourée de voiles. Elle danse pour moi.

Quand il repense aux événements de sa courte vie, Jacme désespère. Il n'a pas vécu, sinon en imagination. Il n'a jamais quitté le Languedoc alors que son père est allé en Lombardie pour revenir porteur d'une ardeur apostolique. Le fils qui a partagé sa foi n'a pourtant jamais eu la même ferveur, se contentant de réciter le Notre Père et d'adresser le meliorament aux bons chrétiens qu'il croisait. Il s'en est voulu de considérer ce sacrement comme une mascarade : trois révérences et trois demandes de bénédiction et des formules qu'il lui fallait répéter souvent car son père était attendu dans tout le Sabarthès. On s'avancait vers lui et on lui demandait sa bénédiction.

Jacme pense qu'il n'a jamais éprouvé la sincérité du sentiment religieux qui habitait son père. Bien sûr, il a admiré cet homme qui n'a jamais faibli, même quand on l'a installé sur le bûcher, même quand les flammes sont venues lécher ses jambes, assuré qu'il allait bientôt séjourner dans la demeure du Père des cieux. Mais il savait qu'il n'avait pas ce courage. C'est pourquoi, il s'est rétracté pour

mieux revenir sur cet aveu. On l'a torturé et il a imploré la pitié en confessant qu'il voulait être un bon catholique. L'inquisiteur Bernard Gui, convaincu de sa culpabilité et de sa duplicité a voulu le condamner au bûcher ; mais l'évêque de Carcassonne et les franciscains se sont opposés tant ils espéraient qu'une conversion à la foi de l'église romaine constituerait un exemple. Cependant, l'inquisiteur était furieux. Et s'il avait proposé qu'on enfermât Jacme Authier à Aigues Mortes, c'était pour l'éloigner du Languedoc.

Le tribunal inquisitorial avait prononcé une sentence terrible : Jacme devait subir la peine du « mur étroit » qui consiste à être retenu dans une prison pour une durée indéterminée. Au début de sa peine, il avait compté les jours ; puis il avait oublié, préférant se fier aux saisons. Maintenant, il préférait observer son araignée. Il n'osait pas penser que d'ici peu de temps on l'aurait oublié.

Afin que, lui, ne s'oublie pas, il avait répété son nom et son prénom : Jacme Authier, Jacme... Jacme, c'est une forme dérivé de « Jacob », le fils d'Isaac et de Rébecca, ce même Jacob qui a rêvé d'une échelle qui, partant du sol s'élevait jusqu'au ciel. Le prisonnier songeait que, si on lui offrait l'opportunité de gravir des échelons, il préférerait les descendre. Le canal Saint Louis qui passait sous sa cellule lui offrirait l'opportunité de plonger.

Le prisonnier a rêvé longtemps d'évasion, de bateaux au port qui l'attendaient. À leur bord, des marins audacieux l'aideraient à quitter le continent. Ils le conduiraient vers des déserts, des rois maures et des corps à la peau sombre. C'était un moyen d'échapper aux quatre murs, de faire des rencontres inédites, de faire preuve de bravoure et d'assouvir sa soif de liberté.

Il y a quelque temps, le gardien lui a fait passer un message du prêtre Jean. Celui-ci envoyait un navire qui rejoindrait la prison. Une galère arriverait de nuit sous sa cellule. Il n'avait qu'à desceller le barreau de la lucarne en attendant la délivrance, le voyage en compagnie de frère Fulbert, un moine franciscain qui avait en horreur les exactions de l'inquisition.

Comment ce religieux, aussi généreux soit-il, allait-il accueillir le récit d'un bon croyant et d'une foi qu'il avait d'abord trahie avant de la perdre définitivement ?

24 décembre 1317

Cela fait quelques semaines déjà que nous avons dépassé le Jabal Tarik, un détroit difficile à franchir surtout en raison du mauvais temps que nous avons essuyé pendant des jours et des nuits. Je n'ai pas été fâché de quitter cet océan qui n'en finissait pas et qui nous avait réservé tant de mauvaises surprises. J'en ai vu de toutes sortes, pris entre des côtes inhospitalières et des tempêtes qui nous bouscullaient vers le large ou nous précipitaient vers la terre, ses sables ou ses rochers.

C'est durant cette lente progression vers le nord que j'ai été pris d'une forte fièvre qui m'a cloué sur mon matelas de paille. Tandis que mon corps exsudait des liquides nauséabonds, mon esprit sans doute contraint par la chaleur, rêvait de paysages glacés, de monstres à la fourrure blanche, des craquements des glaces et d'hommes jaunes aux yeux bridés emmitouflés dans des peaux de bêtes marines. Bien que j'aie été allongé, mon pied me faisait souffrir et j'ai été très surpris, en me levant, de constater que la douleur avait disparu. J'ai retrouvé la mygale tapie entre deux planches. Je lui ai offert un énorme insecte qu'elle a dévoré en un instant. Je n'ai pu m'empêcher de penser que nous arrivions au bout de nos peines sans pouvoir préciser si, comme la mouche, nous allions être dévorés, ou si, comme l'araignée nous allions pouvoir satisfaire notre appétit.

Nous avons accosté dans le port de Barcelone, afin de procéder au colmatage d'une faille apparue dans la coque de la galère. C'est là qu'un homme m'a apporté le message du prêtre Jean : il fallait que je me hâte : le prisonnier était désespéré ; il pouvait perdre la raison. J'ai pressé Solomon qui a ordonné d'ajouter à la puissance du vent dans les voiles, celle des hommes et de leurs rames.

Nous sommes arrivés dans la nuit de Noël, heureux présage. Après avoir emprunté le canal Saint Louis, nous avons jeté l'ancre non loin de la muraille à l'endroit où, selon le plan remis à Solomon par le prêtre Jean, se trouvait la cellule du pauvre Jacme Authier.

Le détenu sent que les choses se précipitent ; sa tête est en effervescence, tandis que sa main, armée d'un morceau de poterie, creuse le mortier qui scelle le barreau de sa cellule. Son évasion est imminente : il a vu le fanal au large. C'est le signal ! Cette nuit, la galère s'approchera ; elle se placera

sous sa cellule et... Sous sa cellule ? Comment le capitaine et le moine Fulbert savent-ils où elle se trouve ? Peu importe, le bon prêtre Jean leur aura procuré un plan.

Jacme salue son araignée une dernière fois ; il frotte son pied gauche qui commence à le faire souffrir. Il glisse son corps entre les deux murs ; l'ouverture est étroite ; fort heureusement le régime de la prison lui a permis de franchir l'obstacle. Il cherche l'échelle de corde qu'on a dû lui lancer ; c'est l'échelle de Jacob, celle qui permet de monter au ciel ou de descendre vers la mer, la galère et la liberté. Quoi qu'il en soit, ses échelons lui assureront le salut... à condition de trouver le premier d'entre eux. Avec cette obscurité, ce n'est pas facile. Il tâtonne, mais ses doigts ne trouvent aucun cordage. Jacme caresse sa barbe, pour se donner de l'assurance. Il ne veut pas désespérer ; ses sauveurs, le moine Fulbert, le capitaine Solomon et même ce musulman d'Ephraïm Abebe l'attendent. Il se jette dans le vide.

L'eau glacée a d'abord suscité un moment d'inconscience. L'instinct de survie a réveillé le fugitif qui a voulu remonter à la surface. Le froid a paralysé ses membres. Tandis qu'il coule, dos tourné vers le fond de l'abysse, il s'inquiète pour l'araignée qui va devoir quitter sa toile pour en tisser une autre, ailleurs.

Enfin, il comprend qu'il n'y a jamais eu d'échelle de Jacob, ni pour descendre, ni pour monter. Il préfère consacrer ses derniers instants à la contemplation de la coque de la galère et des corps qui descendent rapidement. Au passage, il reconnaît Solomon, Ephraïm Abebe et Fulbert, le moine franciscain qui lui sourit avant de s'enfoncer dans les brumes de son imagination. Il veut leur parler, leur dire qu'il regrette, qu'il va les rejoindre. Il aspire une goulée d'eau amère. Sa dernière pensée est pour le prêtre Jean qui, sans doute, ne l'a jamais attendu, parce qu'il vivait autre part dans le désert de son esprit.